

**HISTOIRE DU LIVRE, HISTOIRE DES CULTURES
LES MONDES ALLEMANDS, MOYEN ÂGE-XIX^e SIÈCLE**
Frédéric BARBIER

C'est pour ainsi dire par impératif épistémologique que l'histoire du livre — ou, plus largement, des médias — comme partie d'une histoire des cultures qui l'englobe et qu'elle constitue dans le même temps, se développe de manière privilégiée en suivant les problématiques du comparatisme¹. Dans ce contexte, l'espace de la France et de l'Allemagne, longtemps, des Allemagnes, constitue évidemment pour l'historien un champ d'expériences exceptionnel.

Malgré la « difficile institution de l'Europe »², nous observons toujours aujourd'hui, dans la logique des constructions nationales, des divergences. Mais l'explication de celles-ci devient à terme, un objet important de l'exploration du champ du culturel : de sorte que, à l'évidence, le culturel et l'histoire des cultures débouchent ici directement sur une histoire politique ainsi très largement renouvelée. Un certain nombre d'ouvrages récents témoignent de ces soucis, en même temps que de la vitalité et de la visibilité d'une « nouvelle histoire » des cultures, des pratiques culturelles et des livres.

L'apparition de la typographie en caractères mobiles, au milieu du xv^e siècle, s'intègre dans la logique plus vaste d'émergence d'un autre système technique dès le xiv^e siècle : que l'on songe, pour notre domaine, aux progrès de ce nouveau support, le papier, ou encore à l'apparition de la xylographie³. Mais ces phénomènes s'intègrent aussi dans des processus plus englobants relevant d'une histoire des cultures : les développements, notamment, du négoce, ou encore de l'administration, sont certes générateurs d'autres rapports à l'écrit, qu'il s'agisse de correspondance commerciale, de comptabilité, d'enregistrement, etc., mais aussi d'autres rapports à l'espace et au temps⁴. *A contrario*, ce média nouveau qu'est l'objet imprimé induit,

1. L'illustration en a été donnée avec le congrès international organisé à Lyon/Villeurbanne : voir *L'Europe et le Livre : réseaux et pratiques du négoce de librairie, xv^e-xix^e siècles*, Paris, Klincksieck, 1996.

2. *Revue de synthèse*, IV^e S., 3, juill.-sept. 1990.

3. Certains travaux en cours contribuent à renouveler largement notre connaissance de ces processus : mentionnons notamment les recherches du professeur Wolfgang von Stromer sur les débuts des expériences de Gutenberg et sur le milieu d'inventeurs techniciens dont il fait partie.

4. Ces processus très généraux ont fait l'objet de nombreux travaux, parmi lesquels nous citerons, par ex. de David LANDES, *L'Heure qu'il est. Les horloges, la mesure du temps et la* *Revue de synthèse* : 4^e S. N^{os} 3-4, juil.-déc. 1996, p. 485-495.

par son existence même et par les pratiques culturelles autres qu'il permet et qu'il structure, des évolutions fondamentales, mais évidemment beaucoup plus diffuses et difficiles à mettre en évidence, sur le plan de la culture.

Le champ principal, dans cette optique, est celui du religieux, de longue date labouré par des historiens attachés à mettre en évidence la liaison, déjà soulignée par les contemporains, entre invention de l'imprimerie et succès de la Réforme luthérienne⁵ — même si le lien de causalité traditionnellement établi de l'une à l'autre devrait être profondément nuancé. Ce n'est pas tant l'imprimerie qui, directement, entraînera la Réforme, que les modes de diffusion supposés par le média nouveau, et les autres représentations et les autres pratiques de lecture, donc de relation au divin, que l'imprimé permet⁶. Et, du coup, la problématique de l'objet (le livre), de sa « mise en texte » et des modalités de sa diffusion, donc de son emploi, passe au premier plan.

Le recueil de travaux publiés sous la direction de Wolfgang Milde et de Werner Schuder sur la « Saisie du lecteur » (*De captu lectoris*) en est une très bonne illustration⁷ : le thème s'y trouve illustré d'une manière saisissante par des articles portant notamment sur les « Écrits théoriques de Dürer et leur public », la bibliothèque de la chartreuse de Bâle⁸, les « Négociants de Cologne, lecteurs de la *Nef des fous* », la tradition et les lecteurs de la *Chronique universelle* de Johannes de Utino, ou encore la diffusion en Angleterre de l'édition anversoise de l'*Ésope moralisé* (1488)⁹. On soulignera tout particulièrement l'attention donnée, dans la plupart de ces belles études, à l'examen très précis non seulement des exemplaires conservés (donc à l'identification des provenances, à l'histoire des bibliothèques, etc.), mais aussi de la forme matérielle des livres et de la « mise en texte »¹⁰. On ne peut que regretter l'absence, dans le recueil, de toute contribution relative à l'espace français, témoignage *a contrario* d'un certain retard à mettre en œuvre des méthodes pourtant très enrichissantes¹¹.

formation du monde moderne, trad. de l'anglais par Pierre-Emmanuel DAUZAT et Louis ÉVRARD, Paris, Gallimard, 1988.

5. Outre *L'Apparition du livre*, par Lucien FEBVRE et Henri-Jean MARTIN, Paris, Albin Michel, 1958, la référence s'impose à L. FEBVRE, *Le Problème de l'incroyance au xvf siècle*, Paris, Albin Michel, 1942, tandis que le recueil publié sous le titre de *Au cœur religieux du xvf siècle*, Paris, SEVPEN (« Bibl. gén. de l'EPHE »), 1957, introduit, en aval du siècle de la crise religieuse et de la Réforme, à l'invention de la modernité et au « miracle de 1630 ».

6. Elisabeth EISENSTEIN, *The Printing Press as an agent of change*, 2 vol., Cambridge, Cambridge University Press, 1979.

7. *De captu lectoris : Wirkungen des Buches im 15. und 16. Jahrhundert, dargestellt an ausgewählten Handschriften und Drucken*, sous la dir. de Wolfgang MILDE et Werner SCHUDER, Berlin/New York, Walter de Gruyter, 1988.

8. Voir aussi, sur les catalogues de bibliothèques des xv^e et xvi^e siècles : *Bücherkataloge als buchgeschichtliche Quelle in der frühen Neuzeit*, dir. par Reinhard WITTMANN, Wiesbaden, Otto Harrassowitz (« Wolfenbütteler Schriften zur Geschichte des Buchwesens », 10), 1985.

9. Les débuts de l'imprimerie en Angleterre sont très directement dépendants du continent, et, en particulier, des États bourguignons (William Caxton, le premier typographe anglais, a d'abord travaillé à Bruges).

10. Par ex., l'article de Karl Stackmann consacré à la « mise en texte » des Bibles en langue allemande publiées antérieurement à la Réforme.

11. Outre la question de la géographie (Paris et l'Île-de-France sont déjà sur les marges de l'« Europe pleine »), les origines de ces décalages que l'on peut partout observer dans les traditions historiographiques nationales sont, s'agissant de l'histoire du livre, pour partie (mais

On le voit, ce premier recueil situe fort justement les transformations radicales de la première révolution du livre, la révolution gutenbergiennne, dans un contexte chronologique allant du ^{xiv}^e au ^{xvi}^e siècle et donne une place méthodologique très importante à l'étude des pratiques qui, progressivement, se structurent et se développent autour du média constitué par le manuscrit et par l'imprimé. Une question, souvent implicite, parfois explicite, trace l'horizon de la réflexion — celle du passage à la Réforme. C'est précisément cette question que nous retrouvons au cœur d'un second recueil d'articles consacrés par Heinz Schilling à la religion, à la culture politique et à l'émergence de la société moderne¹².

L'espace privilégié est, ici, celui de l'invention par excellence de la modernité au bas Moyen Âge, l'Allemagne (avant tout l'Allemagne rhénane, prolongée principalement vers le nord-est par la Westphalie, Hambourg et la Basse-Saxe) et les Pays-Bas (la « société pionnière des débuts de l'Europe moderne ») : un espace caractérisé par ses très fortes densités moyennes de population, la vigueur de son réseau urbain, sa grande richesse matérielle et, logiquement, par l'émergence de liens sociaux et de modèles intellectuels et culturels renouvelés. L'analyse développée par Heinz Schilling prend appui sur le champ socio-politique — l'étude d'un « républicanisme bourgeois » dans les villes allemandes du ^{xv}^e siècle, ou encore des « élites urbaines » et de leur évolution du ^{xv}^e au ^{xvii}^e siècle — pour déboucher sur le complexe religieux, donc culturel.

La crise religieuse du début du ^{xvi}^e siècle résulte, dans les villes d'Allemagne du Nord, de la convergence entre la nouvelle doctrine du salut éternel proposée par la Réforme, et l'horizon d'attente de la bourgeoisie urbaine¹³. Elle est amplifiée par les facteurs politiques (l'incapacité des magistrats à intégrer ce phénomène) et socio-économiques. L'auteur, attaché surtout à l'étude du modèle urbain, sous-estime peut-être le poids du processus de constitution des États territoriaux, et de la concurrence nouvelle ainsi faite aux anciennes villes libres : le règlement de la question confessionnelle se fera dans le cadre privilégié de ces États, et contribuera à l'organisation d'une logique politique spécifique qui perdurera, pour partie, jusqu'à l'époque contemporaine. De même, le lecteur, surtout français, est-il parfois gêné par l'emploi d'une terminologie par force très généralisante, et que la spécificité des traditions historiographiques nationales rend difficile à transposer.

Cette Allemagne des puissantes et orgueilleuses villes libres devient également, et de plus en plus à l'époque moderne, une Allemagne de principautés et de multiples territoires indépendants soumis à tel ou tel seigneur. L'élaboration d'un lien politique qui échappe, au moins pour partie, aux solidarités féodalo-dynastiques, et

pour partie seulement) à rapporter aux conditions de conservation et de catalogage des collections anciennes (la France marque en l'occurrence un retard certain par rapport à l'Allemagne, à l'Angleterre et, dans une moindre mesure, à l'Italie).

12. HEINZ SCHILLING, *Religion, Political Culture and the Emergence of early modern society. Essays in German and Dutch history*, Leyde/New York/Cologne, E. J. Brill, 1992. On apprécie la présence d'un index des noms propres, mais on regrette l'absence de toute carte, voire d'un simple croquis de localisation.

13. En cela, l'auteur se place directement dans la lignée de Max Weber.

s'appuie sur un cadre géographique bien déterminé à l'intérieur duquel le prince territorial (*Landsherr*) devient prince par la « grâce de Dieu » (*durch Gottesgnaden*), se développe notamment sur le Rhin (avec la principauté du Palatinat électoral), en Thuringe et dans la Saxe de Frédéric-le-Sage. Vers le nord, où les exemples sont plus rares, la principauté de Brunswick-Wolfenbüttel est regardée comme le modèle de ces États « policés » modernes — avant que le margrave Albert de Brandebourg ne transforme les territoires des Teutoniques en un duché de Prusse vassal du royaume de Pologne.

Au-delà des catégories politiques, l'organisation d'un État moderne renvoie bien à un modèle culturel sur la base duquel est définie une pratique administrative et, bientôt, religieuse. Le prince en est le dépositaire exclusif, à la fois comme prince territorial, *Summepiscopus* (chef de l'Église territoriale) et, le plus souvent, recteur de l'Université¹⁴. La reconstruction ou, plus souvent, le réaménagement du château princier matérialise le nouveau lien politique tout en offrant des locaux à l'administration ; à l'entour de la cour se développe la « ville de résidence » (*Residenzstadt*), tandis que le mécénat et les collections princières témoignent de la gloire du souverain. Parmi ces collections, celles de livres tiennent une place particulière, à la fois comme élément de richesse et, plus largement, d'une « distinction » d'abord matérielle mais surtout culturelle, comme instrument d'administration (la « bibliothèque du château » — *Schloßbibliothek* — est une manière de centre de documentation), et comme manifestation de piété. Et l'on sait, précisément, la très grande richesse des collections de livres rassemblées par les princes de Brunswick-Wolfenbüttel¹⁵.

La bibliothèque est partie intégrante du patrimoine princier, sa gestion ainsi que les achats et les dons de livres sont des actes profondément politiques. Si, à Wolfenbüttel, les apports et le rôle des ducs Julius et August von Braunschweig ont fait l'objet d'études très poussées¹⁶, il n'en allait jusqu'à présent pas de même pour le père et prédécesseur de Julius, Heinrich der Jüngere (Henri-le-Jeune) (1489-1568). Par le remariage du duc Heinrich, en 1556, avec Sophie de Pologne (1522-1575)¹⁷, un ensemble exceptionnel de livres se trouve intégré à terme aux collections de

14. Rappelons, dans cet ordre d'idées, l'existence des publications de l'académie Lessing (éd. par Max Niemeyer à Tübingen) : notamment la série consacrée à « Culture et société en Allemagne du Nord-Ouest » (*Kultur und Gesellschaft in Nordwestdeutschland zur Zeit der Aufklärung*), et celle sur les « Centres de l'Aufklärung » (*Zentren der Aufklärung*), dont un volume récent porte sur le Danemark.

15. La bibliographie est ici donnée par l'impressionnante série de travaux réalisés par ou autour de la bibliothèque de Wolfenbüttel, et dont on trouvera une manière de synthèse dans le catalogue de l'exposition consacrée, en 1979, au duc Auguste de Brunswick-Lünebourg : *Sammler, Fürst, Gelehrter. Herzog August zu Braunschweig und Lüneburg, 1579-1666*, Wolfenbüttel, Herzog August Bibliothek, 1979.

16. *Ibid.* et *Staatsklugheit und Frömmigkeit : Herzog Julius zu Braunschweig-Lüneburg, ein norddeutscher Landesherr des 16. Jahrhunderts*, Wolfenbüttel, Herzog August Bibliothek, 1989.

17. Fille cadette de Sigismond I^{er} (1467-1548), prince de Lituanie et roi de Pologne, et de Bona Sforza (1494-1557). Bien entendu, les arrière-plans religieux ne font pas défaut dans le choix de Heinrich de s'allier à une grande maison catholique, alors que, dernier prince catholique en Allemagne du Nord, il est très directement engagé dans les guerres de religion.

Wolfenbüttel. Jan Pyrozynski vient de consacrer à la « bibliothèque de la duchesse Sophie » une étude que l'on peut croire exhaustive¹⁸.

La tradition est ancienne et brillante, les Jagellion, en Bohême, en Hongrie, puis en Pologne et en Lituanie, ayant collectionné les livres précieux dès le milieu du xv^e siècle (même si l'essentiel de ces bibliothèques nous reste aujourd'hui inconnu), tandis que, en Allemagne même, pratiquement toutes les cours princières ou comtales du xvi^e siècle possèdent une bibliothèque. Lorsque, après la mort de son mari, la princesse s'établit au château de Schöningen (au sud de Helmstedt), elle y rassemble de très riches collections d'art, de bijoux — et de livres. Parmi ceux-ci dominent les livres religieux (dont une édition francfortoise de la Bible de Luther) et les *Polnica* (éditions polonaises ou sur la Pologne), parfois en langue allemande, souvent originaires de Cracovie. Dès avant la mort de la duchesse, certains ouvrages sont envoyés à Wolfenbüttel, et, sa belle-mère étant décédée sans enfants, le duc Julius réunit l'ensemble de la bibliothèque à ses propres collections.

Dans cette même perspective d'une histoire des bibliothèques anciennes, un sort tout particulier doit être fait à l'entreprise lancée sous la responsabilité de Bernhard Fabian, et visant à constituer un répertoire (*Manuel*) des collections anciennes de livres aujourd'hui conservées en Allemagne¹⁹. Les travaux préparatoires, commencés en 1984, se sont trouvés bien évidemment bouleversés par la réunification de l'Allemagne, et la nécessité nouvelle d'inclure les « nouveaux *Länder* » dans le répertoire. La collection, qui comptera donc à terme quatorze volumes et deux volumes de tables générales, est répartie par région. Une direction centrale coordonne l'ensemble du programme, mais la responsabilité de chaque région revient à une rédaction régionale. Les premiers volumes parus ont été, en 1991, les deux tomes consacrés aux bibliothèques d'Allemagne du Nord (Schleswig-Holstein, villes hanséatiques et Basse-Saxe), sous la responsabilité du professeur Paul Raabe, à l'époque directeur de la bibliothèque de Wolfenbüttel.

Chaque ensemble régional (en général, deux volumes sont prévus pour chaque région) présente donc, par ordre alphabétique des villes, l'ensemble des bibliothèques existant à la date de publication, accessibles au public et possédant des collections imprimées anciennes — des livres imprimés antérieurement au xx^e siècle²⁰. L'objectif double, et *a priori* contradictoire, de l'exhaustivité et de la précision des notices, se trouve parfaitement atteint : chaque bibliothèque fait l'objet d'une notice normalisée, donnant, après les indications pratiques générales²¹, un historique (*Be-*

18. Jan PIROZYNSKI, *Die Herzogin Sophie von Braunschweig-Wolfenbüttel aus dem Hause der Jagiellonen (1522-1575) und ihre Bibliothek*, Wiesbaden, in Komm. bei Otto Harrassowitz (« Wolfenbütteler Schriften zur Geschichte des Buchwesens », 18), 1992.

19. *Handbuch der historischen Buchbestände in Deutschland*, Hildesheim/Zürich/New York, Olms/Weidmann, 1992 → (16 vol. prévus) : t. 1-2 : *Schleswig-Holstein, Bremen, Hamburg, Niedersachsen*, 2 vol., 1991-1992 ; t. 3-4 : *Nordrhein-Westfalen*, 2 vol., 1992-1993 ; t. 5-6 : *Hessen*, 2 vol., 1992-1993.

20. Si le xx^e siècle n'est pris en compte que de manière exceptionnelle, en fonction de l'intérêt particulier de tel ou tel fonds, les manuscrits, en revanche, ne sont pas retenus par le *Manuel* et doivent faire l'objet d'un répertoire spécifique.

21. Adresse, etc., fonctions, conditions d'utilisation, présence d'appareils de reproduction, et jusqu'à l'indication des moyens de transports publics desservant la bibliothèque, avec les numéros des lignes.

standsgeschichte) parfois développé aux dimensions d'une petite monographie, une description très détaillée et une statistique historique des collections anciennes (*Bestandsbeschreibung*), un état des catalogues (*Kataloge*), un état des sources (y compris sources d'archives) et une bibliographie sur l'histoire de la bibliothèque²², enfin, une bibliographie des travaux publiés sur ses collections²³. Ajoutons que chaque région fait l'objet d'un *index nominum* et d'un *index rerum* très détaillés²⁴.

Le *Manuel* recense aussi bien les très grands établissements (*Herzog August Bibliothek* de Wolfenbüttel, bibliothèques universitaires et municipales de Cologne ou de Francfort-sur-le-Main, etc.) que les bibliothèques beaucoup plus modestes attachées à une administration, un établissement d'enseignement, une institution religieuse, etc. : l'espace allemand n'a pas connu de révolution « à la française »²⁵, de sorte que nombre de collections anciennes sont restées liées à l'institution, voire à la famille qui les avait constituées, et que, d'une manière générale, les fonds n'ont pas été rompus.

Un exemple intéressant est ainsi constitué par la bibliothèque de Corvey, appartenant au duc de Ratibor et prince de Corvey, et conservée au château de cette ville (environ 67 000 volumes, surtout du XIX^e siècle). À Büdingen, le prince d'Ysenburg et Büdingen possède une bibliothèque de 32 000 volumes, riche pour les XVIII^e et XIX^e siècles, mais comptant également une dizaine d'incunables. Et, pour ne pas quitter la Hesse, voici encore la bibliothèque du séminaire épiscopal de Fulda, avec ses quelque 150 000 volumes dont près de 40 000 livres anciens (156 incunables, 1 760 ouvrages du XVI^e siècle, etc. : nous sommes au niveau d'une très belle bibliothèque municipale en France). Des exemples analogues pourraient être multipliés, qui témoigneraient non seulement de l'importance très grande des collections imprimées anciennes conservées outre-Rhin mais aussi, et peut-être surtout, du rapport particulier entretenu avec une culture livresque considérée de fait comme un des fondements de cette *Kultur* nation qu'est l'Allemagne.

Le *Manuel* est donc un instrument de travail exceptionnel, qui complète de manière exemplaire les très riches bibliographies rétrospectives déjà disponibles²⁶.

Le lecteur francophone dispose enfin de la monographie consacrée par Étienne François à la vie religieuse à Augsbourg entre la fin de la guerre de Trente Ans et la disparition du Saint-Empire (1648-1806)²⁷.

22. *Quellen und Darstellungen zur Geschichte der Bibliothek.*

23. *Veröffentlichungen zu den Beständen.*

24. Il est ainsi très facile d'identifier et de localiser la documentation relative aux foires du livre de Francfort-sur-le-Main, de même qu'il serait facile de tracer un tableau précis des fonds de livres français du XVIII^e siècle conservés en Allemagne (sous la rubrique *Französische Literatur*). L'*index rerum* détaille, en outre, les anciennes bibliothèques incorporées plus tard dans telle ou telle collection.

25. En revanche, les destructions survenues au cours de la Seconde Guerre mondiale sont, autant que possible, précisées.

26. Il faut au demeurant souligner le fait que, paradoxalement, c'est aussi la multiplicité des catalogues, instruments de travail, etc. qui rend nécessaire une entreprise comme celle du *Manuel*.

27. Étienne FRANÇOIS, *Protestants et Catholiques en Allemagne : identités et pluralisme, Augsbourg, 1648-1806*, Paris, Albin Michel (« L'Évolution de l'humanité »), 1993.

Ancienne ville libre d'Empire, la richissime Augsbourg, qui triomphait au xv^e siècle et encore dans la première moitié du xvi^e (Augsbourg, par sa population, est encore la quatrième ville de l'Empire dans les années 1600) fait face à des difficultés croissantes à partir du moment où se conjuguent les effets de la territorialisation (formation des nouvelles principautés territoriales) et du déplacement progressif de l'axe politico-économique de l'Allemagne vers le Nord. La ville avait été entièrement gagnée à la Réforme, mais, au lendemain de la guerre de Smalkalde, le Magistrat s'est trouvé obligé de rendre ses droits à l'évêque, de rétablir le chapitre cathédral, et d'adopter une nouvelle constitution (*Verfassung*) : la parité confessionnelle est instaurée dans les instances municipales, tandis que le patriciat se réserve exclusivement les quarante sièges du Petit Conseil (*Kleiner Rat*) et dirige donc seul la ville. Ce modèle, qui fonctionnera à Augsbourg jusqu'en 1806, essaiera dans nombre de villes d'Allemagne du Sud.

Avec la disparition du rêve médiéval de l'unité perdue — sur lequel fonctionne encore le principe même du Saint-Empire —, la biconfessionnalité renvoie ainsi à une manière de *Sonderweg* dans l'invention allemande de la modernité : pour l'historien des cultures, Augsbourg constitue presque le cas d'espèce, l'« exceptionnel représentatif », par lequel aborder l'étude, dans le temps long, de cette « frontière invisible ». Quelques traits distinguent, dans une cohabitation quotidienne, luthériens, enracinés en ville²⁸, et catholiques, souvent immigrants plus récents et dont les liens avec le plat pays rural sont plus vivaces. Et, logiquement, le phénomène recouvre des sensibilités « politiques » très différentes : les uns sont de longue date attachés à leur liberté urbaine contrôlée par l'oligarchie du « Petit Conseil », alors que les autres viennent de zones rurales, exclusivement catholiques (du coup, le protestant est non seulement l'inconnu, mais aussi « l'étranger et l'hérétique ») et soumise de fait à un régime seigneurial.

De sorte que cohabitent bien, en ville, deux « peuples situés l'un par rapport à l'autre dans une symétrie inversée et aux caractéristiques parfaitement contradictoires et exclusives l'une de l'autre... ». L'étude économique et sociale met en évidence — par-delà une érosion certaine de la spécificité luthérienne et le développement de formes d'osmose entre les deux confessions instaurant l'indispensable « œcuménisme en affaires » — le maintien de spécificités et de pratiques religieuses et culturelles d'autant plus rigides que le principe de la double confession et de son lien immédiat avec les institutions urbaines fait de l'appartenance confessionnelle et de son affirmation un enjeu de pouvoir. Dès lors que la norme qui s'impose dans l'Allemagne de l'*Aufklärung* devient celle de la tolérance et de la liberté religieuse, la parité augsbourgeoise dans laquelle la ville, pour reprendre l'expression de Fernand Braudel, se trouve emprisonnée, apparaît bien comme archaïque : elle fonctionne sur la base de communautés confessionnelles auxquelles sont reconnus certains droits — en contradiction avec les tendances d'une époque (le *Zeitgeist*) qui privilégie évidemment la personne et les droits individuels²⁹.

28. Ou venant d'autres grandes villes protestantes, Berne, Strasbourg, Breslau, les villes de Saxe, et jusqu'à Kauen (= Kowno) en Lituanie. De toute manière, le cadre urbain, politique comme culturel, dans lequel ils ont vécu est analogue à celui qu'ils trouvent à Augsbourg.

29. Le système politique « baroque », fondé sur la souveraineté absolue du prince territorial et sur le « droit divin » auquel fait généralement référence la titulature, en introduisant un

Au lendemain des destructions dramatiques de la guerre de Trente Ans et d'une difficile reconstruction, l'*Aufklärung*, précisément, constitue traditionnellement un des points forts d'une historiographie allemande toujours attentive aux problèmes d'histoire du livre et d'histoire des cultures. Le recueil de *Mélanges* récemment offerts au professeur Rudolf Vierhaus, ancien directeur de l'institut Max-Planck à Göttingen, « Horizons de pensée et espaces d'action »³⁰, privilégie ainsi très largement cette période allant du milieu du xvii^e siècle au début du xix^e — malgré des incursions en amont (à propos de *L'Utopie* de Thomas More) et en aval (le monde anglo-saxon des xix^e et xx^e siècles). L'ambition commune est ici d'intégrer l'histoire des concepts et des représentations à l'histoire des formes et des pratiques de sociabilité.

Voici, à titre d'exemple, l'étude consacrée à un texte de fiction, *L'Utopie*, que Klaus A. Vogel considère comme révélateur, en ce début du xvi^e siècle, des catégories mentales nouvelles nécessairement induites par l'élargissement progressif du monde connu aux dimensions de la planète³¹. Progressivement, la problématique change, et devient celle de la reconnaissance et du développement de « nationalités », à travers notamment des langues et des cultures précisément devenues « nationales » : Martin Griel aborde ce thème, essentiel pour l'historiographie allemande, dans son article consacré au développement de l'« *Historia literaria* » au xviii^e siècle.

S'agissant du début du xix^e siècle, Andrea Hofmeister-Hunger développe, à partir des signatures des actes de mariages passés à Göttingen et en s'inspirant notamment de travaux français ou anglo-saxons³², une étude nuancée de la familiarité d'une partie de la population urbaine aux techniques de l'écrit³³. Les résultats font apparaître, dans un contexte évidemment favorable (79 % de signataires), des distorsions très importantes selon le sexe (91 % d'époux signataires, 66 % d'épouses) et selon le statut socio-professionnel : 46 % de signataires dans les catégories les moins favorisées, notamment celles liées au monde rural (journaliers, ouvriers agricoles, gardiens de troupeaux, etc.), mais 97 % de signataires dans les couches supérieures (négociants, hauts fonctionnaires, professeurs, pasteurs, juristes, médecins, propriétaires de domaines ruraux ou de « fabriques », etc.). L'étude des signatures des parents permet, dans une certaine mesure, d'apprécier l'évolution du rapport à la

lien radicalement nouveau entre le prince et ses « sujets », favorise théoriquement l'égalité parmi ces derniers.

30. *Denkhorizonte und Handlungsspielräume : historische Studien für Rudolf Vierhaus zum 70. Geburtstag*, Göttingen, Wallstein Verlag, 1992.

31. Cf. aussi, en France, les nombreux travaux d'histoire de la géographie, etc. Frank LESTRINGANT, *L'Atelier du cosmographe ou l'Image du monde à la Renaissance*, Paris, Albin Michel (« Bibliothèque de synthèse »), 1991.

32. Cf. la bibliographie donnée par l'auteur dans les notes des p. 83 et 84.

33. L'Allemagne ne dispose que rarement des sources sérielles permettant ce type d'approche. Il n'est pas sans intérêt de constater, comme le fait l'auteur, que c'est le système napoléonien qui, en important dans une large partie de l'Allemagne le droit civil, se trouve par là même à l'origine des documents sur lesquels l'historien peut travailler (entre 1798 et 1813 pour l'essentiel. Göttingen est alors partie du royaume de Westphalie).

chose écrite sur la durée d'une génération et met en évidence, s'agissant des femmes, l'opposition d'une ville alphabétisée (72 % des « mères » savent signer) et d'un plat pays retardataire (40 % seulement de signataires)...

À côté des grandes institutions « classiques » que sont notamment les bibliothèques de Wolfenbüttel et de Munich, ou encore l'université de Mayence, l'institut Max Planck pour l'Histoire s'est, depuis maintenant une dizaine d'années, également orienté vers le domaine plus particulier de l'histoire du livre et de l'imprimé, comme partie d'une histoire des cultures et des pratiques culturelles qu'elle contribue d'ailleurs à largement renouveler. Le numéro spécial de la revue *Aufklärung*, consacré par Hans Erich Bödeker aux « cultures de l'écrit » au XVIII^e siècle, en porte pleinement témoignage³⁴. L'ensemble des contributions y est tout à fait remarquable ; il est introduit par Mechthild Raabe avec une étude de cas consacrée aux rapports entre l'école et le livre à Wolfenbüttel dans la seconde moitié du siècle : l'exemple est d'autant plus intéressant que le duc Charles I^{er} de Brunswick-Lunebourg (1735-1780) marque précisément, dans les choix qu'il fait, le passage de la problématique politique « baroque » — pour conserver ici la terminologie des historiens allemands — à celle des Lumières³⁵.

Quittons la « ville de résidence » des ducs de Brunswick pour celle des princes électeurs de Cologne, à Bonn — à peine 10 000 habitants à la fin du XVIII^e siècle³⁶ : Otto Dann, dans un très bel article, y étudie les pratiques de lecture de la « société de cour »³⁷. En 1787, en effet, un petit groupe issu de celle-ci est à l'origine de la fondation d'une société de lecture dont l'activité gravitera pour l'essentiel autour de ce milieu. Indice également de l'irruption de la problématique des Lumières, la lecture, à Bonn, n'est plus conçue comme une activité strictement privée : d'une part, les pratiques, en quelque sorte « sociales », de lecture matérialisent l'existence d'une communauté, évidemment très élitaire, tandis que, d'autre part, elles doivent déboucher sur une meilleure information, une meilleure compréhension du monde (d'où l'attention donnée aux périodiques) et, par suite, de meilleures possibilités de participation et d'action. Au total, l'auteur met en évidence, au cours des sept années d'existence de la société de lecture de Bonn (1787-1794), les caractéristiques du passage de l'ancienne « société d'ordres » (*Ständegesellschaft*) à la nouvelle « société des talents » (*Bildungsgesellschaft*).

Wolfenbüttel et Bonn sont donc deux « villes de résidence », dans lesquelles le rapport à l'écrit ou à l'imprimé peut, de manière légitime, être regardé comme plus ou moins « biaisé » par le poids des facteurs politiques. Le Wurtemberg, pour sa

34. « Lesekulturen im 18. Jahrhundert », éd. Hans-Erich BÖDEKER, n° de la revue *Aufklärung*, 6^e année, 1^{re} livraison, Hamburg, Felix Meiner, 1992.

35. La comparaison avec Göttingen est ici très significative : l'ancienne et brillante université ducale, à Helmstedt, perd de plus en plus de son influence face aux créations nouvelles de Göttingen et de Halle, et sera pour finir supprimée par le roi Jérôme de Westphalie en 1810.

36. Le prince électeur, Max Franz, un des fils de Marie-Thérèse, sera, au même titre que ses frères de Vienne et de Toscane, une des grandes figures de la politique « éclairée » allemande. Il prendra à sa charge l'ameublement des salles de la nouvelle société de lecture, et ne dédaignera pas d'y venir en personne.

37. « Eine höfische Gesellschaft als Lesegesellschaft. »

part, est étudié par Hans Medick, avec une riche monographie consacrée à la possession de livres dans la petite ville de Laichingen entre 1748 et 1820 : son titre, « Le peuple des livres », fait explicitement référence au classique du « Peuple sans livres » publié par Rudolf Schenda en 1970³⁸, et sa source privilégiée d'information est constituée par les séries de l'enregistrement — à l'occasion des mariages et des décès. À Laichingen, la possession de livres se révèle de fait remarquablement répandue, mais l'influence de l'*Aufklärung* est *a contrario* relativement limitée : les livres restent d'abord des livres religieux (nous sommes dans un des espaces clés du piétisme allemand).

Deux autres contributions importantes complètent le spectre méthodologique dessiné par ce recueil exemplaire : Ursula Becher traite, à travers surtout des sources autobiographiques, du problème des « Lectures féminines [allemandes] au XVIII^e siècle », tandis que Hans Erich Bödeker propose, avec le cas de Georg Forster, un modèle d'étude monographique portant sur une bibliothèque privée de l'époque des Lumières.

Un des piliers principaux de la *Kulturnation* allemande est, bien entendu, constitué par l'appartenance religieuse regardée comme spécifiquement allemande — entendons, celle de la Réforme luthérienne —, et l'on a longtemps considéré comme acquis qu'il n'existait pas de communauté luthérienne dans la France d'Ancien Régime en dehors des territoires de l'Est. C'est tout le mérite de Janine Driancourt-Girod, que d'avoir découvert, dans le Paris catholique du XVIII^e siècle, l'existence de deux communautés protestantes installées autour des chapelles des ambassades de Danemark et de Suède³⁹. L'ouvrage met en œuvre des séries de sources inédites, tant en France même qu'en Allemagne (Francfort-sur-le-Main) et dans les pays scandinaves, pour retracer les cadres et les pratiques d'une sociabilité dont les historiens de Paris ignoraient à peu près tout. Puis l'auteur propose une lecture diachronique de l'évolution d'une sensibilité religieuse spécifique, de la « pastorale des humbles » à celle des « artisans », puis à celle des « notables ». L'apport de l'ouvrage est encore plus important, s'agissant d'une étude du monde de la ville moderne, des flux migratoires ou encore des processus et des possibilités d'insertion, de leurs réussites et de leurs échecs — toutes questions qui sont au cœur d'une partie de la problématique historique la plus contemporaine.

C'est peu de dire, on le voit, que l'histoire des livres et l'histoire des cultures constituent, aujourd'hui, un domaine particulièrement riche, et qu'elles sont comme la terre d'élection d'une approche comparative dans laquelle, pour les périodes

38. Rudolf SCHENDA, *Volk ohne Buch : Studien zur Sozialgeschichte der populären Lese-stoffe, 1770-1910*, nouv. éd. Munich, Deutscher Taschenbuch Verlag, 1977.

39. Janine DRIANCOURT-GIROD, *Ainsi priaient les luthériens. La vie religieuse, la pratique et la foi des luthériens de Paris au XVIII^e siècle*, préf. de Jean DELUMEAU, Paris, Cerf, 1992.

moderne et contemporaine, le couple franco-allemand se trouve, logiquement, privilégié⁴⁰.

Frédéric BARBIER,
École pratique des hautes études,
Sciences historiques et philosophiques,
45, rue des Écoles,
75005 Paris
(mars 1994).

40. Deux titres récemment publiés en Allemagne témoignent encore du fait : *Von der Elbe bis an die Seine : Kulturtransfer zwischen Sachsen und Frankreich im 18. und 19. Jahrhundert*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag (« Deutsch-französische Kulturbibliothek », 1), 1993, constitue un recueil d'études autour de la problématique des « transferts culturels » entre la France et la Saxe. Le « Cercle d'études leipzigois sur l'histoire du livre » (*Leipziger Arbeitskreis zur Geschichte des Buchwesens*) vient d'autre part de donner un volume de *Beiträge zur Geschichte des Buchwesens im frühen 19. Jahrhundert*, Wiesbaden, in Komm. bei Otto Harrassowitz, 1993, dans lequel l'aspect international apparaît à travers des articles consacrés aux relations entre la librairie allemande et la Suède, la Scandinavie, l'Autriche, la France, etc.